

58  
1976

# Sommaire

<b>La communication avec Dieu</b>	p. 5
<b>( Qui es-tu ? )</b>	
<b>Guy Gilbert</b>	p. 9
<b>Expressions de la région Midi-Pyrénées</b>	
<b>Pierre Derouet</b>	p. 17
<b>L'Évangile de Jean</b>	
<b>Jean Vinatier</b>	p. 35
<b>Carnet de la Mission</b>	p. 43

---

Nous avertissons nos lecteurs que, pour un certain nombre d'entre-eux, leur abonnement se terminait avec le numéro précédent. Qu'ils aient la gentillesse de le renouveler sans tarder. Les augmentations qui frappent le papier, l'impression et les expéditions nous obligent à modifier quelque peu le tarif des abonnements :

**Abonnement ordinaire 30 F**

**Abonnement de soutien 40 F**

**LETTRE AU COMMUNAUTÉS  
DE LA MISSION DE FRANCE  
C. C. P. : PARIS 21.596.44. V.**

# La communication avec Dieu

---

*Le groupe qui donne ici un moment de sa réflexion est composé d'une quinzaine de personnes : trois foyers, une jeune fille, cinq religieuses, deux prêtres. Il s'est constitué au hasard de mes rencontres avec le secteur de La Ferté-Bernard et l'équipe de Bonnétable, lorsque celle-ci commençait à chercher vers l'Association.*

*C'est un groupe sans label particulier, et sans doute provisoire. La réflexion que l'on y mène complète la réflexion faite ailleurs : en ACE, en CMR, en équipe de religieuses ou de secteur, etc. On a éprouvé le besoin d'un petit temps de réflexion et même de formation et on a décidé de se retrouver.*

*La question du moment est celle de la Foi qui, précisément, « fait question ».*

*Après avoir réfléchi aux « racines de notre Foi », on en est venu à s'interroger sur « notre relation à Dieu ».*

*D'où ce qui suit qui ne constitue qu'un petit moment de la réflexion.*

Jean GARNIER.

Dieu intervient dans notre vie, pour ainsi dire, « par le dedans ». Chacun de nous perçoit cette intervention selon ses capacités à la percevoir, selon ce qu'il est : cela est fonction de ce qui conditionne l'histoire de chacun, y compris de sa psychologie. Mais cette intervention n'est pas le simple fruit de notre histoire, de notre mentalité, de notre psychologie, de nos états d'âme...

« Quand j'analyse ce qui s'est passé dans les moments sources de ma foi, je me dis que c'était « psychologique », mais aussi que ce n'était pas que « psychologique » ... ».

C'est alors qu'est venue la question centrale et difficile, « je voudrais quand même mieux comprendre comment fonctionne la communication de Dieu avec nous ? ». Cette question nous a menés à nous interroger sur la manière dont fonctionne la communication entre les humains ?

De ce point de vue nous avons formulé en résumé 8 constats :

— La communication entre les humains n'est jamais une communication directe.

Parce que chacun est « différent »,

parce que chacun reste toujours plus ou moins un mystère pour l'autre, parce que les appartenances collectives sont différentes.

« A-t-on jamais fini de se connaître, de se reconnaître, même entre amis, même entre époux ? »... A plus forte raison lorsqu'on est de classe ou de milieu différents.

- La communication des humains est toujours une communication « par signes ».

Nous avons surtout parlé de la parole, mais la parole n'est qu'un signe possible, parmi beaucoup d'autres signes également possibles.

A la limite, tout peut changer de significations, devenir véhicule pour une communication entre les humains : le visage, la main, le bouquet de fleurs, mais aussi la voiture, le mur crasseux de la banlieue, le défilé, le drapeau, la manifestation, dire la haine ou l'amour, le refus ou l'acceptation, la répulsion ou le désir, la reconnaissance ou l'ignorance, la liberté ou l'aliénation, la marginalisation, ou l'intégration sociale, etc.

- La communication entre les humains ne s'établit que lorsque des signes sont effectivement échangés, envoyés et reçus.

Quelqu'un peut très bien me parler sans que je l'entende : il me parle, mais comme je ne l'ai pas entendu, la communication ne s'est pas établie.

La communication ne s'établit bien que lorsqu'il y a attention, écoute, volonté de saisir les signes qui me sont envoyés.

Pour comprendre les signes que « l'on » m'envoie, il faut en quelque sorte que je me « projette » vers autrui : l'indifférent laisse échapper les signes pour lui la communication ne s'établit pas, ou mal.

- Pour que la communication s'établisse, il ne suffit pas que des signes soient échangés, envoyés, et reçus. Il faut encore qu'ils soient déchiffrés, interprétés, par celui qui les reçoit.

« Tu m'as compris de travers », ou « ce n'est pas ce que je voulais te dire ».

*Ce qui se passe dans un groupe : le conférencier parle, mais quand on met en commun on s'aperçoit que tout le monde n'a pas compris, ou pas compris de la même façon. Ce qui se passe lorsque ceux qui se parlent sont de milieux différents et de cultures différentes = les mots n'ont pas le même sens pour chacun.*

- Dans la communication, je ne suis jamais sûr d'avoir totalement compris les signes que les autres m'envoient pour se faire comprendre.

« Est-ce bien ce que tu as voulu me dire ? ».

« Je ne suis pas sûr de l'avoir bien compris ».

« C'est toi qui lui fait dire cela, mais ce n'est pas ce qu'il a voulu dire ».

- La communication humaine, lorsque l'on n'en reste pas « à la pluie ou au beau temps », est toujours une aventure :

*Ce qui se passe dans les équipes lorsqu'on accepte de mettre « sa vie sur la table ».*

*Ce qui ne se dit pas tout de suite dans un groupe parce qu'on ne se connaît pas assez.*

*Le dialogue entre des gens de milieux et d'idéologies différents.*

- Le dialogue, quand il est vrai, sans illusion, et sans captation de l'autre, laisse toujours place à du « pas encore dit », ou à du « pas encore compris » : il ne surmonte jamais totalement le mystère de la différence des personnes ou des groupes.
- La communication entre humain, même lorsqu'elle est réussie, n'aboutit que passagèrement à la totale communion. Et celle-ci, lorsqu'elle existe, reste toujours fragile : elle est toujours à refaire ou à maintenir en essayant de surmonter la barrière du silence ou le piège des mots.

Tous ces constats nous les avons faits pour nous aider à mieux comprendre comment fonctionne le dialogue avec Dieu, quelles sont les lois qui commandent ce dialogue. Mais sur ce point nous ne sommes pas allés très loin. Nous avons simplement dit ceci :

- De même qu'entre les humains, la communication avec Dieu est une communication indirecte. Parce qu'il est « Différent », parce que je ne peux pas « me mettre à sa place ».
- Tout comme avec les humains, la communication avec Dieu est une communication « par signes ». Que les signes ne soient pas reçus ou compris, ne veut pas dire qu'il n'en donne pas.
- Tout comme avec les humains la communication avec Dieu ne s'établit que lorsque « j'interprète » comme signe de sa présence certaines données de ma vie. Par exemple : telle rencontre que j'ai faite, telle parole que j'ai dite au cours de cette rencontre.
- Dieu ne « parle » que dans la Foi, c'est-à-dire lorsqu'on accepte de le « projeter » dans notre existence, lorsqu'on accepte de dire son nom, de reconnaître qu'il existe. De même qu'entre les humains il n'y a pas de relation possible avec Dieu si on ne se « projette pas vers lui ».

*Ce que nous avons dit de la communication entre les humains a surtout fait référence à des dialogues de personne à personne.*

*Nous aurions sans doute pu faire des constats comparables si nous avions examiné le dialogue entre les groupes humains.*

# « Qui es-tu ? » Jn. 10/11-18

*Homélie prononcée le dimanche 9 mai 1976*

*par Guy Gilbert \**

---

« Qui es-tu ? »

Il m'arrive souvent, quand je traîne, la nuit, dans les rues de Paris, que des jeunes me posent la question.

Je sais l'allure que j'ai.

Je sais qu'un blouson noir et un vieux blue jean n'incitent pas forcément à la confiance.

Je voudrais bien dire qui je suis, mais je sais que je ne pourrais vraiment le dire et le faire croire qu'après un apprivoisement mutuel.

**Je sais surtout que je ne suis pas devenu d'un seul coup prêtre et éducateur spécialisé.**

Ma vocation sacerdotale, je la dois, je crois, au fait d'avoir été formidablement aimé par mes parents.

**Leur amour m'a donné le désir d'aimer.**

**Dieu a dû greffer là-dessus cette envie folle de lui offrir ma vie...**



J'ai été très tôt fasciné par l'Évangile et notamment cette phrase de Jésus :

**« Je ne suis pas venu pour les bien-portants mais pour ceux qui souffrent ».**

\* cf. LAC n° 55 janvier - février 76.

Rien au départ ne me préparait à vivre mon sacerdoce au cœur de la délinquance.

C'est la rencontre d'Alain qui a été pour moi à la naissance de mon métier d'éducateur.

Je rentrais un soir sur ma moto, alors que j'étais tout jeune prêtre.

Et je l'ai vu, assis sur le bord du trottoir.

Il pleuvait.

Il ne se protégeait même pas de la pluie.

Frappé de le voir ainsi et apprenant qu'il avait été jeté à la rue et qu'il vivait de rapines, je le gardais chez moi cette nuit-là. Il avait 12 ans.

Et comme personne n'en voulait, je l'ai gardé 7 ans.

C'est lui qui m'a tout appris.

En effet, *solidaire* de ses copains restés dans la rue, il *m'a appris à les rencontrer*, à les apprivoiser et me faire apprivoiser d'eux.

C'est cette longue et parfois douloureuse approche qui a été à la naissance de ce que *je vis, aujourd'hui et depuis 11 ans*.

C'est l'Eglise de Paris qui m'a envoyé.

Pas seul.

Mais avec des prêtres, des religieux et des religieuses, des laïcs, pour rejoindre dans les grandes villes « Les jeunes de la rue ».

Ceux qu'on appelle voyous et délinquants et que l'on juge comme les **IRRECUPERABLES** de notre société.

De plus de nombreux éducateurs et éducatrices, de toutes idéologies, ne nous ont pas attendus pour rejoindre ce monde des marginaux, en vivant avec eux, partageant leur souffrance et leur espoir.

Je fais partie d'une équipe d'éducateurs spécialisés dans une Association laïque de Prévention, à Paris.

**C'est une grande richesse pour moi.**

Il n'est pas question ce matin de vous parler de cette tâche.

Mais il est important de vous dire que c'est un travail difficile et passionnant à la fois.

— Vivre au milieu de bandes de jeunes, sans cesse pourchassées,  
— Passant le plus clair de notre temps dans les endroits les plus mal famés,  
— Toujours en porte à faux,  
— Coincés que nous sommes dans une société  
    qui hurle avec les loups  
    qui juge vite  
    qui ne comprend pas  
    ou ne cherche pas à comprendre,  
beaucoup se hâtant de vivre un petit bonheur tranquille... sans ennui.

— *Considérés parfois comme dangereux*, car nous sommes situés au cœur même des problèmes cruciaux de notre temps.

En effet, nous touchons du doigt l'injustice, l'égoïsme, l'hypocrisie, et nous devons le révéler.

Comme nous devons dire qu'on nous enferme dans le cercle de la PEUR. Peur qui suscite la répression et qui ne fait qu'écraser un peu plus les plus piétinés de nos frères.

Cette peur qui, au fond, nous empêche de voir clair, et d'aller aux vraies sources de la délinquance...

C'est un métier à la limite du possible...

Surtout quand on a décidé qu'il n'y a pas d'irré récupérables.  
Mais qu'il y a d'abord les mêmes perdus qui traînent les rues et qui n'ont pas seulement faim de pain mais d'AMOUR.  
Un enfant n'est jamais coupable.  
J'en voyais un l'autre jour dans le parloir d'une prison.  
Il a 20 ans.  
Il a déjà passé le tiers de sa vie en prison.

A chaque fois que je les rencontre, c'est toujours le même cri :  
« Tu sais personne m'attend  
    personne m'écoute  
    personne me regarde ».

Il nous faut être pour eux le « Roc » dont ils ont besoin *durant un temps*.  
Il nous faut les aider à vivre LIBRE,  
    DEBOUT,  
et SEUL, sans être les perpétuels assistés.

Il nous faut casser avec eux le cycle infernal de la rue et de la prison.

Il nous faut surtout compromettre le maximum de personnes dans cette tâche.

Faire ouvrir des portes,  
Mettre en communication avec d'autres.

**Cette relation PERSONNELLE que nous avons au départ avec eux doit déboucher absolument sur une relation COMMUNAUTAIRE.**

Leur vraie libération en dépend.

Lutter enfin avec eux, avec toutes les forces du quartier pour que les causes et les sources du mal soient dévoilées et combattues.

Oui, c'est un métier à la limite du possible.



Je peux dire que l'homme et le prêtre que je suis, je le leur dois.

Ce sont eux les « exclus » qui m'apprennent à redécouvrir les valeurs évangéliques que nous, chrétiens, nous perdons.

Notamment celles d'INSECURITE, d'ACCUEIL, de PARTAGE et de RESPECT.

C'est la vie partagée avec eux qui m'a appris ceci.

**Jésus a été jusqu'au bout.**

**Il est mort pour ça.**

Car il a fait peur aux riches, que Jésus a aimés, mais dont les paroles furent terrifiantes sur leurs richesses,  
leurs sécurités,  
leur équilibre,  
leur respect.

Lorsqu'il m'arrive de trouver dans les rues du quartier des jeunes de 14/15 ans et parfois plus jeunes, ce que je constate à chaque fois c'est leur dénuement, à tous les niveaux.

**Souvent ils ne comptent pour personne.**

Comme me le disait l'un d'entre eux :

« A la maison, il n'y a qu'un frigidaire et à moitié vide... »

Et malgré cette insécurité presque totale, ils savent PARTAGER.



J'ai appris dans la rue que seuls les pauvres savaient vraiment PARTAGER. Il n'est pas rare qu'un gars empêtré dans mille difficultés, m'amène un de ses copains, en me disant :

**< Occupe-toi de mon pote, il est encore plus paumé que moi >.**

Sachant ses propres difficultés, je comprends le regard d'absolu partage qu'il a sur les autres.

C'est toujours une leçon pour moi.

Nous donnons trop souvent nos restes.

Ne pensons-nous pas qu'un peu d'argent vite donné règlera toute misère ?

Un jour une dame me téléphone pour m'offrir un frigidaire.

J'ai heureusement pris le temps d'aller voir.

En le manipulant, la porte du frigidaire est tombée par terre.

J'ai dit à la dame fraternellement mais fermement :

**< J'ai l'habitude, vous savez, de recevoir la merde et les ordures pour ceux dont j'ai la charge >.**

Et je suis parti.

Le lendemain, il y avait un frigidaire tout neuf devant ma porte.

Elle avait compris.

Solliciter de l'argent, pour ces jeunes, est à la limite insultant pour eux.

Ils ont besoin d'abord de toute autre chose : **DE JUSTICE...**

Nous n'avons pas à être le coffre-fort de la bonne conscience des autres.

Nous devons être d'abord celui qui vit avec eux, leur soif de **JUSTICE** et d'**AMOUR**.

Et le jour où ils en sont capables, leur révéler que Jésus a partagé leur soif d'un monde juste et où l'on compte pour quelqu'un. Jésus n'est pas venu apporter du pognon sur la terre.

Il est venu annoncer l'**AMOUR** de son Père pour nous.

Leur **ACCUEIL** dans le quartier est grand.

C'est là où ils vivent que nous les rencontrons.

Nous sommes leurs hôtes, à eux, que nous cherchons seulement à servir. Cette présence de l'Eglise dans la rue est très importante.

J'ai pu le constater dans maints endroits en France.

Une Eglise qui ne fait pas de bruit.

Qui se laisse enseigner, qui apprend à regarder, à écouter, à comprendre.

Une Eglise qui lutte à leurs côtés.

Une Eglise qui ne fait pas de morale.

Mais qui annonce la Bonne Nouvelle après l'avoir ÉCOUTÉE et LUE dans la vie de tous les piétinés de la terre.

C'est ça l'Eglise hôte des peuples, servante et pauvre !

Si au départ leur étonnement est grand qu'un prêtre vive si près de leur condition, parlant leur langage, habillé comme eux, ils s'aperçoivent aussi que j'ai ma propre façon de vivre et que je m'y tiens.

Et cela ils le respectent absolument.

Le célibat les surprend.

J'ai remarqué qu'ils peuvent en devenir de farouches défenseurs, lorsqu'ils comprennent qu'il s'agit aussi d'un acte D'AMOUR.

Je me rappelle cette réflexion, lâchée brutalement, un soir, après une journée harassante, par un gars très dur :

« T'as de la chance d'avoir pu balancer ta vie au service de QUELQU'UN ».  
Ce quelqu'un dont il ne connaissait même pas le nom.

L'important n'est-il pas de vivre, de quelque idéologie que l'on soit, que l'on soit marié ou pas, jeune ou ancien, avec le plus de rectitude possible...

Oui, ils m'ont appris le RESPECT de l'autre...

Si nous ne pouvons être d'accord sur certaines de leurs règles ou agissements, *ni jamais être complices de leur violence ou de leurs méfaits,*

Nous devons avoir le respect — de leur PERSONNE

— de leur HISTOIRE

— de ce qu'ils sont

— et de là où ils en sont.



Il semble que l'Eglise ait peur des marginaux.

Pourquoi ?

Parce qu'elle a peur d'être bousculée et réveillée par leurs insécurités, leurs révoltes, leurs appels...

L'Eglise de l'Esprit Saint est l'Eglise des pauvres...

Par vocation chrétienne, nous sommes TOUS appelés à être en EGLISE la voix des marginaux et de l'Esprit Saint.

Voix humble mais combien forte : LA VOIX DU CHRIST.



# Expressions de la Région Midi-Pyrénées

*Réflexions rédigées par Pierre Derouet  
à partir des travaux en carrefour*

---

*Dans les carrefours du 21 mars, nous avons essayé, selon la proposition qui nous était faite, de nous dire les uns aux autres cette nouvelle expérience de Jésus-Christ que nous faisons et ce qu'il en est de la communication de cette expérience.*

- *Une nouvelle expérience de Jésus-Christ,*
- *et sa communication.*

## ***Une nouvelle expérience de Jésus-Christ***

Parler d'une expérience *nouvelle*, c'est déjà reconnaître qu'il y a eu — et qu'il y a — évolution de notre foi. C'est un constat massif qui ressort des carrefours : notre foi en Jésus-Christ, notre façon de la vivre et de l'exprimer ont évolué. Mais nous n'en sommes plus au stade de la possession tranquille d'un bien acquis dont il suffit de l'entretenir et d'en répéter les termes. C'est vrai de nous-mêmes ; c'est vrai aussi de beaucoup de chrétiens qui nous entourent. « *Maintenant, dit quelqu'un, chez les militants comme chez les gens bien tranquilles, il y a une remise en cause de la foi* ».

Dans cette première partie, je note quatre points.

## La diversité

L'évolution de notre foi en Jésus-Christ s'exprime dans les carrefours de façons différentes, dans la diversité des expériences spirituelles, dans la diversité des situations, dans la diversité des cheminements. Une telle diversité ne met pas en cause le constat d'ensemble ; elle le confirme plutôt, en soulignant de surcroît un élément important qu'il ne faut jamais omettre de prendre en compte, à savoir : la *dimension* « historique » de la foi, comment la foi est liée à une histoire (la nôtre et celle dans laquelle la nôtre prend corps).

Un exemple concret : un itinéraire jalonné par le séminaire, une aumônerie de Lycée, le passage au travail. *« Je constate une sorte de « déviance » par rapport à une relation de type intimiste avec Jésus-Christ qui a marqué surtout ma vie au séminaire. Aumônier de Lycée pendant 10 ans, ma foi a pris un aspect intellectuel ; j'y ai recherché une vision globalisante du monde, de l'homme en Jésus-Christ. »*

*Depuis mon passage au travail, j'ai moins le goût de la rencontre intérieure ; j'ai paumé cette sorte de chaleur et délaissé l'aspect intellectuel. Dans le travail, il n'y a rien qui rappelle Jésus-Christ... Le monde fonctionne tout seul ; je n'ai pas besoin de lire l'Evangile tous les soirs pour me battre le lendemain ».*

Relation intimiste, vision globalisante, absence.

**Expérience  
difficile à dire,  
mais attachement  
profond  
à Jésus-Christ**

a) Tout le monde reconnaît — plus ou moins — la difficulté de dire l'expérience personnelle que l'on a de Jésus-Christ. Cela tient sans doute de l'expérience elle-même : une expérience personnelle qui nous atteint à un niveau profond est difficile à exprimer. Elle se vit dans le silence et la discrétion ; elle met du temps à mûrir et à trouver une parole.

Mais ce qu'il faut ici mettre en relief, c'est que cette difficulté *tient beaucoup à l'évolution elle-même* de notre vie de foi. Une évolution qui, dans un premier temps, nous prive d'une parole disponible pour exprimer notre expérience, — d'autant plus que nos expressions passées nous les « soupçonnons » ou, à tout le moins, nous les jugeons inadéquates. Un mot revient très souvent « *je suis paumé* ». On a l'impression que, tout en demeurant croyants, notre foi a changé d'univers et que dans cet univers nouveau elle est comme dépaymée. Ce dépaysement est ressenti de différentes façons (parfois dans la même personne).

— comme une perte, voire une « déviance » — « *j'ai perdu cette chaleur* » : « *Dans le passage au boulot il ne reste pas grand'*

chose » — une impression de vide où petit à petit se formule quelque chose : « Petit à petit je me suis dit : où en est-tu de ta foi ? un aiguillon dans le sens du service de l'homme ? n'est-ce que ça ? une sorte de conscience morale ? n'est-ce que ça ?... ».

— comme une purification, un approfondissement, une redécouverte. « C'est dans la mesure où j'ai acquis une dimension d'homme que j'ai mieux redécouvert Jésus-Christ homme, que ma foi s'est trouvée délogée.

C'est dans le travail que j'ai réglé tous les problèmes que j'essayais de résoudre par la direction spirituelle ».

— comme une pauvreté. « Quand je me retrouve face à Jésus-Christ, c'est un sentiment de grande pauvreté qui m'envahit ; c'est la certitude d'une conversion très lente et jamais en droite ligne. Ma prière actuellement c'est : Reviens, Seigneur, — reviens dans ma vie à convertir, à recentrer sur l'amour des autres... reviens dans la vie de mes copains pour qu'ils me parlent de toi ».

— comme un appel à l'invention, à la responsabilité, à prendre sa vie en main dans une liberté risquée. « Vivre sa foi chaque jour est un risque quotidien, une aventure quotidienne ». Cela ne va pas (selon le même) sans une certaine peur, sans un sentiment de solitude dont la vie d'équipe ne dispense pas : « ma vie dépend de moi ; c'est à moi de l'inventer chaque jour. Cette vie, elle est à aimer telle qu'elle est, à vivre comme un incessant départ ; c'est cela qui est nouveau pour moi ».

b) A travers tout cela, même si l'expression de l'expérience que l'on a de Jésus-Christ demeure difficile, tâtonnante, balbutiante, on peut lire un attachement profond à Jésus-Christ, une foi à laquelle on tient malgré tout.

Trois témoignages de tonalité différente :

« Le plus difficile pour moi est de dire en quoi consiste mon expérience de Jésus-Christ. Pour ce qui est de l'essentiel, elle n'a pas changé. D'où un certain agacement pour des expressions comme « foi délogée » ; car il y a quelque chose de très profond, correspondant à la Tradition, sinon j'y renoncerais à cause de tout ce qui me déplaît dans mon Eglise. Mais ma foi en Jésus-Christ est indemne, c'est un trésor et j'ai du mal à l'exprimer... En dehors de Jésus-Christ, je ne vois pas de salut pour l'homme. Il nous assure d'une Bonne Nouvelle incroyable à laquelle je m'accroche... Je ne vois rien de meilleur pour l'homme ».

Dans le témoignage où la foi en Jésus-Christ est vécue comme absence, où l'accent est mis plus sur l'absence que sur la présence — « j'essaie de découvrir une présence, mais c'est un peu forcé, me semble-t-il » — cette absence apparaît comme une autre façon d'exprimer sa foi : « Pour moi, c'est un sentiment d'absence ; il (= Jésus-Christ) me manque, comme il manque aux copains et au monde. Je croyais le posséder, le connaître ; je ne le connais pas, je ne le possède pas ».

« L'expérience de la foi : nous avons retenu comme expérience de la foi le fait de vivre les dimensions humaines avec une dimension de plénitude (= expérimenter le salut aujourd'hui). Et nous avons constaté que toutes les raisons de ne pas croire n'enlèvent pas le morceau ».

Au reste, il ressort des témoignages que la référence à Jésus-Christ demeure une référence essentielle, même si l'on ne sait plus comment, concrètement, la faire jouer.

## Changement de lieu

Notre foi cherche ses points d'impact, son lieu d'enracinement dans la vie des hommes, dans les chantiers de notre monde, dans les réalités concrètes de notre société moderne. C'est une prise de conscience qui s'appuie sur une expérience plus ou moins longue de présence aux hommes, de partage de vie, de solidarité dans les combats des hommes. « Je ne peux plus parler de Jésus-Christ en dehors d'un terrain humain. Pas de parole de foi sans terrain humain ».

a) ● Le changement de lieu d'une foi qui se vit, ou qui cherche à se vivre au cœur des réalités humaines apparaît comme le facteur le plus déterminant dans le processus d'évolution de notre foi :

« Il n'y a pas longtemps que j'ai appris à reconnaître Jésus-Christ. Ce n'est pas par le « religieux », mais par le profane. Dans les rapports sociaux, dans l'effort des hommes pour mettre en place une société pour l'homme, j'ai compris que c'était là que se vivait le mystère pascal. Dans la vie des hommes en société et collectivement responsables de leur histoire ».

« Une foi délogée de ses structures mais relogée dans une manière de voir le monde... Une foi délogée c'est une foi obligée de prendre comme point de repère de la foi Jésus-Christ homme, ressuscité, Fils de Dieu ».

b) ● Le fait que notre foi a changé de lieu se constate dans différentes situations. J'en relève trois types qui me semblent refléter le groupe.

— Un prêtre au travail à plein temps : « *Mon expérience de Jésus-Christ était en circuit fermé... Je ne peux plus entrer là-dedans. Il me faut pour accueillir la foi, pour accueillir Jésus-Christ, passer par l'expérience, les luttes humaines. Après 5 ans d'exploitation par un patron, je ne peux plus dire Jésus-Christ comme avant. Ma foi est complètement délogée* ».

— Un prêtre en paroisse : « *Je ne suis qu'en paroisse (pas salarié). Je découvre Jésus-Christ dans l'insatisfaction des gens, leur aliénation religieuse. Notre société fabrique de l'oppression, les gens réagissent contre cela, les jeunes contestent. Le culte doit faire de nous en Jésus-Christ des hommes libres. En parlant avec des militants c'est ce thème de la liberté qui revient. Le délogement de la foi : (cela veut dire) une foi qui se nourrit pour moi dans toute cette fermentation, contestation, lutte pour la liberté, où il y a aussi beaucoup d'égoïsme* ».

— Un aumônier de jeunes : « *Je n'ai pas d'expérience de travail salarié. Avec les jeunes du C.E.S., je vis avec eux, je suis affronté à leurs problèmes et je suis affronté comme eux aux parents. Les jeunes ne veulent pas de cette Eglise institution. Je sens un décalage quand je suis le Dimanche à l'assemblée paroissiale* ».

c) ● Les conséquences de ce changement de lieu dans notre vie de foi sont souvent exprimées. Je relève :

— La redécouverte des hommes et de l'humanité de Jésus-Christ. « *Parti au travail, ça m'a fait redécouvrir l'homme en général et l'homme Jésus-Christ* ».

— Une nouvelle lecture de l'expérience de Jésus-Christ qui aide à relire sa propre expérience.

— La conscience très vive et concrète de notre solidarité avec les hommes. Hommes avec les hommes — et pas seulement dans des relations personnelles mais dans un collectif où nous avons à prendre des responsabilités, à poser des actes qui nous font franchir des seuils, à vivre et à mettre en œuvre notre relation à Jésus-Christ.

— La conviction que le service de l'Evangile est inséparablement service de Dieu et service des hommes, et la découverte de la dimension collective du salut en Jésus-Christ.



d) ● Enfin, à travers tout cela, *des questions* exprimées ou sous-jacentes :

— La question des repères de la foi. Que signifie la foi en Jésus-Christ, quels sont ses impacts dans les réalités de notre société moderne ? Comment dire le salut en Jésus-Christ en réalités humaines ?

Les repères auxquels nous étions habitués, sont remis en question. C'est une des raisons pour lesquelles il nous est si difficile d'exprimer notre expérience nouvelle de Jésus-Christ. C'est objet de recherche ; et il faut du temps pour que l'expérience mûrisse et trouve une parole. « *Nous avons à vivre une incarnation qui peut être longue, dit quelqu'un ; est-elle vécue dans toute son intensité ?* ».

— Autre question : celle du « religieux ». J'ai cité tout à l'heure quelqu'un qui disait : « *Il n'y a pas longtemps que j'ai appris à reconnaître Jésus-Christ. — Ce n'est pas par le « religieux », mais par le profane* ». — Mais qu'en est-il du « religieux » ? de la dimension religieuse de l'homme dans la découverte de Jésus-Christ ? Problème auquel beaucoup sont affrontés à l'occasion des « demandes religieuses » des gens.

— Question encore, celle de la rencontre de Jésus-Christ dans la prière. Quelqu'un dit : « *L'expérience de Jésus-Christ est de deux types : au niveau de la prière et au niveau de la vie. Il est difficile de joindre les deux bouts et d'aider les autres à les joindre* ». La foi se vit et s'exprime au cœur de la vie des hommes, au cœur des réalités humaines ; mais pour autant se réduit-elle aux comportements, à l'action, à l'engagement avec tous les risques de « *moralisation* » que cela comporte ? Ne demeure-t-elle pas en profondeur *une relation personnelle à Jésus-Christ* qui ne cesse d'appeler à la *conversion* ?

On sent cette question sous un constat, exprimé souvent sous forme d'inquiétude, d'une certaine dimension spirituelle que l'on a plus ou moins « *paumée* » en route sur ces chemins nouveaux et qui reste comme un vide ou un appel. On le sent également sous l'expression fréquente de « *gratuité* de la foi ». On l'emploie en différents sens. Pour dire que la foi ne s'impose pas. Mais aussi pour dire équivalamment que si la foi en Jésus-Christ doit s'investir dans des compléments et des engagements, elle ne les dicte pas et ne s'y limite pas.

« *Foi gratuite, oui... Je n'ai ni morale, ni politique à proposer aux hommes* » ou encore cette expression vigoureuse : « *Je n'ai*

*à annoncer que Jésus-Christ crucifié, mais je sais comment il me pousse au cul, Jésus-Christ ! ».*

La foi est essentiellement une relation personnelle à Jésus-Christ. Négliger de lui donner une expression dans la prière, la contemplation... serait la mutiler et ne pas répondre en profondeur à ce que nous affirmons de sa « gratuité », de sa « pauvreté ».

## **Jésus-Christ, Quelqu'un qui nous échappe**

*« J'essaie de découvrir une présence, mais c'est un peu forcé, me semble-t-il. Je parle de Jésus-Christ comme de Celui qui s'échappe, qui est en avant et qui m'appelle au-delà... Je perçois dans la parole de Jésus-Christ une ouverture, un au-delà, une Parole qui m'ouvre à un avenir ».*

Nous l'avons relevé dans d'autres témoignages : *« Jésus-Christ, je croyais le posséder, le connaître ; je ne le connais pas, je ne le possède pas ».*

C'est un élément qui me paraît d'une très grande importance dans ce qui a été dit sur l'évolution de notre expérience de Jésus-Christ. Cela nous renvoie à la logique même de la foi, en nous renvoyant à l'expérience-source, c'est-à-dire à l'expérience pascale. Nous y voyons en effet dans cette expérience, telle qu'elle nous est livrée dans le témoignage du Nouveau Testament, que le Ressuscité se donne à reconnaître pour aussitôt disparaître, échapper aux prises des témoins et les engager dans un avenir. (v./ Jn 20/ 16-17).

Elément de très grande importance dont on discerne les conséquences :

— **On ne peut enfermer Jésus-Christ dans un savoir tout fait.**

*« Jésus-Christ nous échappe. On ne peut communiquer tout de lui. Nous sommes des lieux de passage pour Jésus-Christ, mais c'est Jésus-Christ qui se révèle. Ça nous échappe ».*

L'expérience que nous avons d'une foi vécue, nous montre que nous ne pouvons pas tenir sur Jésus-Christ le langage d'un savoir clos et définitif. Jésus-Christ est toujours à découvrir et à reconnaître. Nous ne pouvons tenir sur lui *qu'un langage de recherche.*

*« Le partage de vie permet l'expression sur ce qui conduit et anime ma vie : souci de justice, conception de l'homme et de*

rapports sociaux. Quelle part a Jésus-Christ dans ce qui m'anime ? C'est une recherche sans cesse à recommencer en équipe avec des croyants » — et c'est dans cette recherche que celui qui parle ainsi, situe sa fidélité à Jésus-Christ.

— **On ne peut enfermer Jésus-Christ dans ses propres options, dans ses propres engagements.**

Car il est toujours en avant... il appelle au delà ; sa Parole est ouverture, il résiste à la possession et à l'enfermement.

On sent bien à travers les témoignages comment cela remet en cause une certaine « *immédiateté* » de Jésus-Christ. L'immédiateté d'une présence que l'on paraissait saisir. L'immédiateté d'une relation de type intimiste qui fait chaud au cœur dans le sentiment d'une possession. L'immédiateté dans nos options et nos engagements sur lesquels nous pourrions nous enfermer. C'est là surtout que le problème est perçu d'une façon aiguë qui laisse parfois transparaître un certain inconfort. On dit qu'au nom même de sa foi on refuse de « *se laisser enfermer dans telle ou telle option* » ; on pense être ressenti par les autres comme un « *partenaire peu sûr* » ; on refuse les identifications rapides : « *Je ne mets pas d'égalité entre libération humaine et libération en Jésus-Christ* ». On emploie le mot « *relativiser* » soit pour l'accepter : « *Jésus-Christ m'amène à relativiser* », soit pour le rejeter « *Je n'ai jamais senti la nécessité de relativiser mon engagement ; oui, je relativise ma pratique syndicale, mais pas mon engagement* ».

On sent qu'au fond du débat, il s'agit inséparablement du sérieux de la vie, de nos engagements et du sérieux de notre foi. La foi nous renvoie à notre métier d'hommes, à la lucidité exigeante de nos analyses, à la responsabilité risquée de nos choix. La foi ne rentre pas dans nos analyses au même niveau que les éléments économiques, sociaux ou politiques que nous faisons intervenir ; elle ne nous dicte pas de solution. Et quand on a pris un engagement dont on a perçu tous les enjeux, on s'y donne tout entier et l'on entend mal le mot « *relativiser* » qui sonne comme une sorte de démobilisation ou d'engagement du bout des doigts. Mais ce qu'il faut dire c'est qu'au cœur même de nos comportements, de nos options, de nos engagements, la foi en Jésus-Christ nous fait reconnaître une Parole à écouter, une Parole qui ne se laisse récupérer par personne mais qui ne cesse de nous interpeller, de nous remettre en question, de nous ouvrir à d'autres horizons.

## **La communication**

### **La tentation de privatisation**

La difficulté d'exprimer la foi en Jésus-Christ d'une part, et d'autre part une sorte d'indigestion que l'on a de tant de paroles dites sur Jésus-Christ, engendrent une tendance à l'aphasie, à la privatisation ou à une communication restreinte à la confiance.

*« Je ne supporte plus qu'on parle de Jésus-Christ à toutes les sauces. On ne peut en parler que sous le mode de la confiance entre ceux qui le cherchent et qui l'aiment ».*

*« En dehors du boulot de permanent, j'ai tendance à privatiser de plus en plus et à restreindre la communication entre nous (= équipe de prêtres) : on y arrive parfois, pas souvent, — et avec une communauté de croyants. Mais comment se sent-on responsable vis-à-vis des autres ? ».*

Il me paraît utile de relever cette tendance. Il vaut mieux la reconnaître puisqu'elle existe, même si elle n'est pas toujours explicitée clairement. Et on s'explique qu'elle existe. Elle peut témoigner à sa façon du respect pour le mystère insondable de Jésus-Christ et du respect pour les autres ; on ne manipule pas Jésus-Christ, on ne manipule pas les autres. Mais soulignons aussi que cette tendance existe seulement à l'état de « *tendance* » et qu'elle ne fait pas l'économie de la nécessité d'une expression de la foi, d'un partage (fut-il restreint) et surtout que l'on pose la question de *responsabilité* du témoignage vis-à-vis des autres.

### **La liberté de la foi**

Cette responsabilité du témoignage vis-à-vis des autres, on la porte en reconnaissant la liberté de la foi. Dans notre souci de communication, nous savons que Jésus-Christ ne s'impose pas ; il se propose à la libre reconnaissance et à la libre adhésion des hommes.

C'est pourquoi certains soulignent la nécessité d'un *appel*, d'une *interrogation*. « *Dans ma vie de travail, je parle quand je suis questionné, interrogé* » — « *L'expérience de Jésus-Christ, je ne peux la communiquer que s'il y a appel. On n'en parle que si c'est demandé* ». Mais, par ailleurs, on constate aussi : « *Les gens ne me demandent pas souvent de communiquer ma foi* », — et que leur demande vis-à-vis de nous concerne plutôt une certaine religiosité des rites : « *Je me trouve devant des gens qui ont des*

*habitudes de religiosité (un grand culte des morts par exemple) ; mais la foi en Jésus-Christ ? ».*

« *Ma plus grande souffrance c'est de ne pouvoir parler de Jésus-Christ ; pour les gens, leur foi n'est qu'au niveau du culte, au niveau de ce qu'ils demandent au « curé » pour les sacrements* ». Reste à savoir ce qui peut se cacher dans ces demandes religieuses, si une voie possible y est discernable, si dans notre pastorale nous estimons pouvoir investir dans un dialogue de ce genre et dans quelle mesure... Plus largement, quand nous parlons d'appel, d'interrogation, de demande, nous sommes bien fondés sur la pratique de Jésus qui ne s'est dit, en paroles ou en gestes, qu'en réponse à des appels. Mais encore faut-il être attentif aux moindres signes qui peuvent être porteurs d'un appel, d'une interrogation ?

Pour qu'une interrogation naisse, il faut des *conditions qui la rendent possible*. Quelqu'un voit un « *terrain privilégié* » dans certains événements limites où l'homme sent sa finitude ; par exemple la mort de deux jeunes — pour un autre, c'est « *un témoignage de vie qui n'était pas contestable et qui a fait choc* ». Pourtant, l'expérience quotidienne nous montre que les conditions de vie de la masse des hommes ne sont guère favorables : « *La vie que je partage avec les gens est monotone. La monotonie de ma vie. Le seul souci est l'immédiat, la journée à vivre. Un horizon très limité ; difficulté de voir un au-delà. Il n'y a rien à dire de Jésus-Christ. En tout cas, pas dans cette vie telle qu'elle est* ». C'est dans cette ligne que certains témoignages associent *l'éveil de la conscience et l'éveil de la responsabilité* à leur souci de dire Jésus-Christ. — Dans ce travail d'éveil, l'un d'entre nous a formulé son rôle comme « *témoin de l'Espérance* » : découvrir et faire découvrir comment les crises actuelles, en même temps qu'elles sont les soubresauts d'une civilisation à l'agonie, laissent entrevoir les tressaillements d'un monde nouveau qui veut naître, d'une civilisation qui, trop étroite, craque de toutes parts, d'une (ouverture au) Christ qui naît et vit de la mort. De plus, chercher avec les gens comment chacun peut prendre en main son propre destin sans tout attendre des autres et comment il faut aider les autres à faire de même. Et cela sans se laisser arrêter par les échecs et les retards.

— Un autre : « *Ma préoccupation n'est plus que les gens viennent ou ne viennent pas à la messe, mais qu'ils ne prennent pas conscience qu'ils doivent bâtir une société pour l'homme* ».

Tout cela nous conduit, me semble-t-il, à dégager deux choses de ces témoignages :

a) La communication de la foi est liée à un questionnement et ce questionnement naît d'autant mieux que les hommes ont la possibilité de réfléchir sur les événements, de se « *re-conscientiser* » et de prendre en main leur destin comme des hommes responsables. Alors ils sont amenés à s'interroger sur le sens de ce qu'ils vivent, sur le sens de type d'homme et de société qu'ils projettent. Travailler à cela c'est déjà évangéliser. Les obstacles à vaincre c'est la vie plate sans horizon où tant d'hommes sont maintenus ; et ce sont les « interprétations reçues » qui ferment à toute interrogation. J'entends par là, non seulement tous les slogans de notre société de consommation, mais aussi certains discours religieux qui prétendent donner la clé de tout n'ouvrent plus à rien.

Je relève ici une réflexion : « *Les sectes me posent question : elles ont une annonce très nette de la Parole de Dieu* ». Elles fournissent bien l'exemple du discours religieux qui assène ses certitudes à coup de répétitions, qui ferme à toute question et qui fait violence à la liberté de l'adhésion. Leur succès vient de ce qu'elles sécurisent par les certitudes qu'elles donnent, et que les gens ont besoin de sécurité et de « *chaleur* » affective. Mais est-ce ainsi que le Dieu de Jésus-Christ se propose ? Il y a cependant là un problème posé à notre pastorale. Dans un numéro des I.C.I. on parlait des sectes comme du « *voyant rouge qui s'allume au tableau de bord des églises* ».

b) La communication de la foi, dès lors, n'est plus à entendre comme un savoir que nous donnons et que les autres sont invités à recevoir (d'ailleurs, de plus en plus ils déclinent cette invitation !). Mais c'est affaire de dialogue, de cheminement, de compagnonnage avec des hommes dont nous partageons solidement les efforts et les interrogations dans le respect de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font. Au cours de tels cheminements, la foi en Jésus-Christ pourra être proposée comme un sens parmi les autres sens possibles que les hommes recherchent.

## Un autre langage

Notre expérience de foi vécue en Jésus-Christ a changé de lieu. Autre lieu, autre langage. On répète à chaque instant : « *Je ne peux plus parler de Jésus-Christ comme avant* ». Relevons quelques traits de ce langage.

**a/ Un langage  
de vie**

On est dans la vie, on parle de la vie.

*« Je suis au travail à plein temps, sans même de messe le dimanche. Je ne peux plus parler de Jésus-Christ comme avant. Je partage la vie des gens. Je partage leurs sentiments ».*

*« Ça fait deux ans que je travaille comme livreur chez un traiteur. Je constate l'évolution des paroles échangées avec un Algérien. Au début, les discussions étaient directement religieuses. Petit à petit, nous avons parlé des conditions de travail, des horaires... et il m'a dit : « avec toi, j'ai confiance, je sais que je peux parler sans que ce soit répété ». On ne parle plus de Jésus-Christ, mais de la vie. Les seules fois où je parle de Jésus-Christ, c'est pour justifier que je travaille ».*

Exemple d'une évolution dans un compagnonnage qui établit un climat de solidarité, de confiance et qui permet à un moment ou à un autre de libérer une parole qui dit Jésus-Christ. Dans l'expression employée — et que d'aucuns pourraient discuter — je retiens du moins que c'est en vivant avec les autres, en partageant leurs questions et leurs problèmes que nous pouvons être amenés à dire « au nom de quoi » et à dire Jésus-Christ (nous y reviendrons).

Tenir un langage de vie, c'est-à-dire vivre et témoigner d'une foi en Jésus-Christ enracinée dans la vie des hommes, cela paraît tellement le langage à tenir que l'on est conduit à une certaine radicalité dans les options. *« Prêtres ou religieux (ses) nous ne sommes pas situés comme des laïcs. Nous ne pouvons parler que s'il y a un vrai partage de vie... et de citer le Père Loew : Dans la vie du Christ, il y a 30 ans d'amitiés, 3 ans de prédication et 3 jours de sacramentalisation ».*

**b/ Le langage de vie  
conduit à un langage  
de recherche  
et de partage**

Ce que certain appelle « la communication dans le coude à coude », mais pour aussitôt constater un conflit entre deux types de communication, conflit qui est vécu parfois dans la même personne.

*« On peut vivre soi-même plusieurs manières de communication : une très structurée, très fonctionnelle ; une autre dans le coude à coude. Et souvent il y a conflit entre les deux : entre le discours fonctionnel et le dévoilement progressif de Jésus-Christ.*

Un des aspects de ce « conflit » me semble résider dans la notion de « cheminement » — « dévoilement progressif » —

avec ce que cela comporte de prise en compte de la liberté et de la différence de l'autre. Mais il y a un autre aspect qui tient à ce que nous avons aussi à prendre en compte des langages « situés » et donc des langages « pluriels ».

**c/ Des langages  
« situés » et des  
langages « pluriels »**

Nous en avons parlé l'an dernier à propos de « lectures plurielles » de l'Évangile. A travers vos récents témoignages, je vais resituer ce langage pluriel au point de rencontre de deux prises de conscience : la prise de conscience que Jésus-Christ ne peut s'enfermer dans un savoir clos, et la prise de conscience que la foi en Jésus-Christ s'enracine dans la vie. J'ai noté tout à l'heure une certaine radicalité à laquelle nous sommes conduits : « *Nous ne pouvons parler que s'il y a partage de vie* ». Mais cette radicalité est amenée à se radicaliser de plus en plus, car partager la vie c'est se situer comme partenaire de la vie des hommes, c'est prendre position en différents domaines (économique, social, politique, culturel...) ; c'est là que nous allons dire ce que signifie pour nous Jésus-Christ. — Et nous voici avec des langages *situés* et par voie de conséquence, avec des langages *pluriels*. Alors que le langage fonctionnel est unifié ou tend à l'unification, la « *communication dans le coude à coude* » doit prendre en compte les langages pluriels.

C'est une prise de conscience très importante : celle que notre langage n'est pas d'emblée universel, mais qu'il est toujours situé dans une particularité, notre particularité résultant de nos choix *responsables*. Cela a soulevé la question du « *prêtre pour tous* » — Quelqu'un venait de dire : « *Le prêtre doit pouvoir dialoguer avec tous, parce que situé comme homme* » — Un autre saisit la balle et rétorque : « *Prêtre pour, dans ; évêque pour, dans ? oui. Mais pas prêtre ou évêque de tous. Je vis l'écartèlement ; et quand je suis chrétien c'est dans l'espérance. Je ne regrette pas d'être écartelé mais je regrette que des prêtres, évêques, laïcs ne soient pas écartelés* ». Ce que je lis dans cette *conscience d'écartèlement*, c'est que nous ne sommes pas d'emblée l'homme de tous dans une sérénité illusoire et inefficace. Nous parlons de Jésus-Christ à partir de notre situation particulière, dont nous sommes responsables dans ses choix et dont nous avons à prendre conscience. Mais c'est précisément parce que « nous sommes situés comme hommes », parce que nous sommes situés dans notre particularité d'hommes, qu'à partir de là nous pouvons dialoguer, échanger, partager notre expérience de foi,



remettre les autres en question et nous-mêmes nous remettre en cause, sous peine de nous enfermer à notre tour dans un langage « clos ». Vivre la tension particulier/universel dans l'écartèlement, oui ; mais pas dans la simplification qui biffe l'un ou l'autre des termes.

Un témoignage souligne la nécessité que chacun prenne conscience de ce qu'il est, dans sa particularité, *pour arriver à une communion* réelle sans faire l'économie du conflit : « *Pour arriver à une communion, il va falloir que le conflit s'amplifie, passer par une décision pour que chacun prenne conscience de ce qu'il est* » .

## Les lieux de communication

Un témoignage nous met au cœur du sujet : « *Il y a un temps de vie avec Jésus-Christ qu'on peut partager avec des chrétiens et un temps avec les autres hommes où on est silencieux de Jésus-Christ* ».

Nous avons donc deux grands « lieux » à distinguer : le lieu du partage de vie (sous quelque forme que ce soit) et le lieu de la vie ecclésiale ou des rassemblements ecclésiaux (quels qu'ils soient).

### A — Les lieux de partage de vie

(qui est pour un certain nombre la vie de travail avec tout ce qui lui est lié).

Le langage préférentiel est *le langage de la vie*, et un langage de la vie *au cœur duquel Jésus-Christ*, très souvent (voire même le plus souvent) n'est pas dit explicitement. On ne parle pas de ce qui nous anime au plus profond. On est silencieux de Jésus-Christ ; l'expression revient souvent.

On relève à travers les témoignages des points d'insistance différents :

● Pour un d'entre eux, le langage de la vie est tellement préférentiel qu'on lui accorde *la principale préoccupation* : « *Communiquer Jésus-Christ sous cet angle (= dans une recherche avec des croyants) me préoccupe peu. Mes préoccupations, selon l'ordre d'importance : vivre au maximum l'engagement syndical, m'efforcer à la fidélité à Jésus-Christ par la recherche avec des croyants et par la prière, rester disponible à la communication de sa personne. A la limite, ce n'est pas mon affaire, c'est l'affaire de l'Esprit* ».

Engagement syndical (+ fidélité personnelle)

La communication de Jésus-Christ est affaire de l'Esprit.

Mon rôle : rester disponible pour communiquer si l'occasion se présente (cf. un témoignage précédent : « Nous sommes des lieux de passage »).

● D'autres mettent l'accent sur le langage *des actes*, le message dont est lestée notre vie elle-même, et spécialement la vie de travail .

« Notre travail est déjà un langage, une prise de position » —  
« C'est très difficile dans le partage de vie, la présence au travail, de dire Jésus-Christ. Mais notre travail est déjà un langage, une prise de position interprétée très différemment par les uns et les autres ».

On insiste avec raison sur l'importance du langage par les actes. « Nous révélons Jésus-Christ dans le coude à coude avec d'autres hommes. Notre manière de vivre est une parole beaucoup plus parlante que la Parole ».

Cependant, la finale du témoignage que je citais précédemment en montre aussi les limites que vous-mêmes vous sentez : ces limites, ce sont celles de la marge d'interprétation. Ces limites, il faut les accepter ; accepter la *vulnérabilité* de notre langage. Mais nous avons d'une part à demeurer *disponibles pour dire* « au nom de quoi » : c'est la parole qui éclaire les actes que l'on pose. (cf. Pierre et le boiteux du Temple : il guérit d'abord l'infirmes et dit ensuite au nom de qui) — ce n'est pas toujours possible et cela suppose que, d'une façon ou d'une autre, une question nous soit posée. Et nous avons d'autre part à *vérifier* sans cesse *la vérité de ce que nous faisons*, à en discerner *l'authenticité évangélique* qui est susceptible de faire que nos actes disent quelque chose ou qu'au moins ils posent question.

Un témoignage explicite certains critères : « *Le désintéressement par rapport à la « situation », « l'argent » ; tout ce « qui pose »* quelqu'un aujourd'hui... Consacrer ma vie à Jésus-Christ de telle sorte qu'elle soit inexplicable sans lui... Dans un monde pour qui Jésus-Christ n'est rien, il m'apparaît nécessaire qu'il y ait, en dehors des monastères, des gens pour qui le Christ est *TOUT*. C'est une dimension « *religieuse* » qui correspond à ce que je crois être ma vocation. C'est incomplet, mais à mon avis, indispensable. Il m'appartient surtout de faire que ma vie pose des questions, plus qu'elle ne donne de réponse ».

● Certains témoignages mettent un accent sur ce point. Ils font parler leurs actes, leurs options par le refus du « pouvoir » qu'ils impliquent ou par le refus de « s'enfermer » dans une option déterminée.

*« J'essaie avec les hommes de ne pas avoir un langage fermé. Je ne m'enferme pas dans tel engagement ».*

*« Pour ce qui est de communiquer Jésus-Christ (explicitement), c'est très rare dans la vie de travail. Une fois, un copain du P.S.U. m'a proposé la carte et j'ai expliqué ma réticence en raison du pouvoir que donne le parti. J'ai mis ma réticence un peu au compte de ma relation à Jésus-Christ — Les copains du P.C. m'ont proposé la carte aussi ; mon refus, me semble-t-il, est basé sur le maintien d'une autre ouverture au-delà du politique ».*

A propos de ce témoignage, on pourrait se demander s'il est possible de faire l'économie du pouvoir dans une réflexion de ce genre.

● Il est à remarquer enfin que dans le repérage (qui était proposé) de l'ébauche d'un langage collectif de l'expérience de Jésus-Christ, c'est dans ce lieu de partage de vie que l'on a cherché :

*« Est déjà langage notre manière d'être au milieu des hommes. Les gens retiennent plus cela que nos paroles. Il pourrait y avoir une vie collective de l'Eglise beaucoup plus importante que son langage parlé... Des signes d'un langage collectif : un effort pour désaliéner l'Eglise de toutes les compromissions de type social, économique qui la lient à l'ordre établi, pour qu'elle puisse redevenir force de contestation (état de déblocage) ».*

Je relie à cette recherche d'un langage collectif, l'expression d'un malaise par rapport à l'Eglise, malaise venant d'une sorte de décalage entre notre recherche et la réalité actuelle de l'Eglise. Ce malaise est ressenti, non pas seulement en ce qu'il atteint ceux qui l'expriment dans leur personne, mais en ce qu'il concerne la crédibilité de l'Eglise :

*« Nous traversons actuellement une phase dans l'Eglise où ce n'est pas l'Eglise qui change, mais nous qui changeons et qui acquérons un regard critique sur les événements et sur l'expression de la foi. De ce fait, nous pensons que notre insertion actuelle a une place absurde quels que soient nos qualités et nos défauts...*

*Mais une minorité existe pour que l'Eglise retrouve une certaine crédibilité. La communication de Jésus-Christ est tou-*

*jours possible, mais uniquement pour ceux (une minorité) qui peuvent distinguer un peuple crédible d'une Eglise à laquelle on ne croit pas. Nous ne démissionnons pas, mais nous croyons nécessaire ce travail pour réorganiser le peuple de Dieu afin qu'il devienne crédible ».*

Un autre témoignage :

*« Je suis mal à l'aise dans ma peau, car j'ai l'impression que le Jésus-Christ auquel j'adhère n'est pas celui de l'Eglise officielle. Quand il y a eu des occupations d'usines à la suite de situations douloureuses, des chrétiens de la base se sont fait casser la g... Mais l'évêque ne fait qu'écrire son « bon mot » chaque semaine... Je n'attends pas que l'évêque, ou plutôt l'Eglise (par l'évêque, les prêtres et tous les baptisés) parle, mais qu'elle épouse telle situation. Je ne demande pas de solution à l'évêque, mais qu'il se démarcialise, car sur la route on risque d'être écrasé ».*

## **B — Les lieux de la vie ecclésiale**

Les témoignages montrent un éclatement et une multiplication plus ou moins informelle des lieux ecclésiaux. Deux choses s'en dégagent :

1° — *Malaise par rapport aux structures traditionnelles et aux chrétiens que l'on y rencontre. « Je sens un décalage quand je suis le dimanche à l'assemblée paroissiale ».*

Les raisons de ce malaise :

— La *diversité* fait problème. Dans ce lieu de communication que l'on qualifie « d'habituel », on se demande : « *Qu'est-ce que les gens perçoivent ? et les gens sont très divers : problème !* ».

Un autre : « *Tu es arrivé, dis-tu, à une conviction : le capitalisme est forcément mauvais. Mais quand vous avez affaire à une communauté diversifiée, je vois mal comment vous pouvez y prendre !* ».

— Manque de réflexion et de partage de la foi vécue : « *Avec des chrétiens je me sens beaucoup moins à l'aise, sauf s'il y a échange profond et prolongé sur ce qui fait leur vie* ».

— C'est habituellement le *lieu du discours fonctionnel*, où l'on dit des choses sur Jésus-Christ. « *Comme permanent, j'ai à parler de Jésus-Christ, à dire des choses sur Jésus-Christ, mais assez peu à dire sur mon expérience de Jésus-Christ* ».

2° — *Naissance de nouveaux lieux de réflexion et de partage* dans des groupes très divers de chrétiens (où parfois se trouvent aussi des incroyants) qui échangent en profondeur sur ce qui fait leur vie et l'expérience qu'ils font de Jésus-Christ.

Ici le *langage préférentiel est le langage de la vie* (comme dans le lieu du partage de vie) — mais un langage de la vie au cœur duquel Jésus-Christ est dit ou essayé de dire explicitement dans une recherche commune. C'est pourquoi ces lieux de réflexion ecclésiaux sont nécessaires pour la vie de foi. Lieux de recherche, de cheminement, de partage.

Certains voient dans ces efforts un moyen de redonner à l'Eglise une crédibilité qu'elle n'a plus aux yeux des gens, l'ébauche d'un langage collectif par une nouvelle manière d'être de l'Eglise et une nouvelle manière d'être perçue.

On note cependant certaines déficiences qui sont effectivement des dérivés possibles :

— le refuge dans la célébration. L'aspect célébration télescope l'aspect réflexion, partage, confrontation. « *Nos groupes de chrétiens se réduisent trop souvent à n'être que des communautés de célébration* ».

— l'auto-justification, dans le cas de groupes qui sont portés à justifier leurs options (surtout politiques) par leur foi, au lieu d'écouter en profondeur la Parole du Christ pour se laisser interpeller par elle. « *Je rencontre des chrétiens engagés. Je pense qu'ils ont la foi et je suis étonné de leur difficulté à faire révision de vie et de leur association socialisme - vie chrétienne. Un gars a dit : « J'ai vu Jésus-Christ ressuscité au lendemain des cantonales parce qu'il y a eu succès des socialistes » !*

# L'Évangile de Jean

**lumière privilégiée sur le message et la vie de Jésus**

*Jean Vinatier*

---

C'est un fait historique très révélateur de constater à quelles époques se découvre un regain d'intérêt pour ce qui touche les origines chrétiennes. On voudrait à tout prix connaître une « histoire » des événements — et spécialement l'histoire de la vie de Jésus, et nous avons un « message » — on cherche un monument bien structuré ; et nous avons un jaillissement aux multiples ramifications.

C'est précisément parce que nous vivons dans un monde où toutes les valeurs sont mises en question que nos contemporains sont sensibles à l'histoire, aux racines des grands courants qui veulent éclairer les hommes ou les mobiliser. La foi chrétienne ne peut échapper à ces exigences. Ceux qui ont vécu les débuts de Lisieux se souviennent avec quelle passion nous suivions le cours des « Sources ».

Depuis quelques années les études bibliques ont fait plus de progrès et posent au moins autant de problèmes qu'elles n'en ont résolus. Mais il est vrai aussi que la fécondité des recherches nous apporte parfois une véritable libération. Je pense au livre collectif, signé par un nombre impressionnant d'exégètes et de théologiens et qui s'intitule : « Le ministère et les ministères dans le Nouveau Testament » (au Seuil, dans la collection dirigée par X. Léon Dufour). Tous ceux qui s'interrogent aussi bien sur ce que devrait et pourrait

devenir un ministère épiscopal, ou presbytéral, pour notre temps, ceux qui ont hâte de voir un partage réel des tâches ministérielles entre laïcs et prêtres ; ceux enfin, et celles qui œuvrent pour la place normale de la femme à l'intérieur de ces tâches : tous y trouveront éclaircissements, lumière et suggestions fécondes.

## **“ Approches de l'Évangile de Jean ” d'Annie Jaubert**

C'est précisément dans cette collection que paraît le dernier livre d'Annie Jaubert sur le message de l'Évangile de Jean. En dehors des exégètes de métier, beaucoup d'équipes, laïques ou sacerdotales, connaissent l'auteur, sa discrétion fraternelle, sa capacité d'écoute, sa compétence concernant l'histoire des premiers siècles (cf. le petit livre : « Les premiers chrétiens », au Seuil), son art pour suggérer les richesses spirituelles d'un texte. Ceux qui, parfois, prennent le temps de se nourrir d'une lecture sérieuse, ne seront pas déçus par les « Approches de l'Évangile de Jean ».

« Approches » : et ce titre est déjà tout un programme. De même que le quatrième Évangile n'a pas jugé bon de reprendre nombre d'événements déjà présentés par les synoptiques, de même Annie Jaubert ne reprend pas, même si elle les connaît bien, quantité d'études spécialisées ou d'ouvrages consacrés à cet Évangile. Son étude est le fruit d'une longue fréquentation — j'allais dire méditation — des textes ; elle met en relief clairement les difficultés majeures auxquelles se heurtent ceux qui désirent que les hommes et les femmes d'aujourd'hui rencontrent vraiment ce vivant qu'est pour eux Jésus-Christ.

## **Un “ évangile spirituel ” ?**

Que le message de Jean ait toujours été une nourriture particulièrement riche pour les contemplatifs ou les mys-

tiques, ceci ne fait pas de doute. Qu'il puisse être une lumière pour les hommes d'action, pour ceux, prêtres ou laïcs engagés dans les combats les plus rudes pour changer le monde, beaucoup pourraient en douter, au premier abord. Et pourtant !

Il s'agit de savoir si c'est bien le message vivant de Jésus vivant que nous voulons proposer. En ce cas comment ne pas être à l'écoute de celui qui reste le témoin le plus proche et le plus attentif des gestes et de la pensée de Jésus ? A la Cène « la proximité physique entre Jésus et le disciple qu'il aimait tend à manifester que le disciple pénètre de manière particulière le message de Jésus et qu'il *peut en transmettre le sens profond* » (p. 44). Par ailleurs nous pouvons nous demander ce que serait une vision du mystère de l'Eglise, si n'y étaient pas intégrés le message de Jean, la mission particulière de Jean, quand on la met en relation avec celle de Pierre ou celle de Paul, pour ne prendre que ces deux exemples. Nous nous méfions assez de « Pierre », un peu vite confondu avec un certain visage de la papauté au cours des derniers siècles. Nous ne cessons par contre de nous réclamer de « Paul » pour une première annonce de l'Evangile. Et sans doute avons-nous une raison. Mais la mission de Jean ne serait-elle pas d'éclairer de façon nouvelle la mission de ces deux « colonnes » que l'Eglise — bon gré, mal gré — ne cesse de réunir dans ses références essentielles comme dans ses célébrations ?

*Pierre* : C'est le gardien de la Foi essentielle ; c'est celui qui affermit ses frères, c'est le ministre de la communion entre les douze et entre les églises.

Mais aussitôt après la vocation de Saul, les ch. 10 et 11 des Actes ne nous laissent aucun doute sur ce que doit être une présentation de la foi, aux « païens » de l'époque comme à ceux de tous les temps. Et, référence plus importante encore s'il se peut, le ch. 21 de l'Evangile de Jean soulève l'exigence centrale de la responsabilité apostolique : « Pierre, m'aimes-tu ? M'aimes-tu plus que ceux-ci ? ».

Quant à Paul, qui écrivait bien avant l'auteur du 4<sup>e</sup> évangile, il a lui-même pris soin de nous avertir avec cette



fougue qui est la sienne, et en se mettant, lui par excellence l'apôtre des gentils, personnellement en cause : aucun apôtolat n'a de sens, ou de durée s'il ne s'inspire pas fondamentalement du commandement central de Jésus : et c'est l'étonnante proclamation du ch. 13 de la première aux Corinthiens. « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges. Quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais *la plénitude de la foi ... si je n'ai pas l'amour véritable, je ne suis rien* ». Mais n'est-ce pas là le message même de Jean ? Et sa mission ne serait-elle pas de rappeler sans cesse cette exigence à Pierre comme à Paul ? Et ne faut-il pas, tout au long de l'histoire, d'autres « Jean » pour témoigner de la primauté de l'amour devant les autres Pierre et les autres Paul ? S'il nous faut répondre positivement à cette question, comme je le crois, c'est en même temps souligner la portée de l'Évangile de Jean.

### **Apprendre à lire un " univers de signes "**

Si j'ai bien compris la pensée d'Annie Jaubert, l'Évangile de Jean est non seulement un évangile de « signes » il est, dans le même mouvement, une initiation pour nous apprendre à lire les « signes des temps » (Mat. 16; 1-4). « Si tout est *signe* pour Jean, c'est que tout acte de Jésus — toute attitude, tout geste — est lourd de signification ; c'est une *parole* que le Logos fait chair adresse à l'homme » (p. 55).

Nous avons besoin de voir clair, au sein de la multitude des événements dans le réseau duquel nous sommes enserrés. De plus (cf. la presse ou la télévision) nous nous apercevons qu'un événement chasse l'autre, ou se superpose à un autre qui lui est parfaitement étranger. Un crime fera oublier une grève, et plus encore, le sens et la cause de cette grève. Par ailleurs des événements majeurs, parce qu'ils ne sont pas facilement visuels ou exploitables, sont passés sous silence. Qui nous aidera à faire une lecture évangélique des événements ? Qui nous apprendra à discerner ceux qui sont féconds (en bien ou en mal) ? Qui nous permettra de déceler

ceux qui portent des semences d'espérance et d'avenir ? L'évangile de Jean est une pédagogie de la lecture des événements dans la Foi.

A partir de trois récits — la Samaritaine — la comparution devant Pilate — le Calvaire, Annie Jaubert nous initie à cette lecture dans la vie même de Jésus. Le premier récit — la Samaritaine — part d'un événement très concret et de la vie personnelle d'une femme de Samarie. Mais il nous fait aboutir à cette vision religieuse, inouïe encore dans l'humanité, qui fait découvrir le sacré, au-delà des « montagnes » ou autres lieux traditionnellement vénérés, dans la personne même de Jésus. « La présence de l'unique Consacré désacralise tous les temples ».

La comparution devant Pilate, nous introduit à un événement dont la dimension politique apparaît au premier plan. Deux « pouvoirs » sont face à face. Le pouvoir politique, appuyé sur les armes, et le « pouvoir » apparemment dérisoire de cet homme bafoué, et couronné d'épines, qui n'a que la vérité pour défense. Pour le croyant qui sait lire l'événement, c'est le juge qui est lui-même jugé, c'est le vaincu qui est vainqueur.

Ceci est encore plus vrai, au moment de la scène du Calvaire. Le sens de l'échec humain le plus dramatique nous est présenté comme l'enfantement du peuple nouveau, et prend, de ce fait, une dimension universelle (lire, en particulier, le commentaire des paroles de Jésus à sa mère et à Jean ; pp. 74-78).

Concluons avec l'auteur : « la symbolique johannique n'est pas allégorie au sens où un même élément comporterait une valeur fixe et inchangée. Elle est jeu très souple d'images qui s'entrelacent, s'éclairent par opposition ou s'appellent les unes les autres, suggèrent, évoquent, orientent le regard » (p. 85). N'est-ce pas dans le même sens qu'il nous faut apprendre à lire les événements que nous vivons et que vivent nos frères ? C'est plus exigeant que d'avoir une « grille de lecture » établie une fois pour toutes. Ce que nous propose la « recherche commune » dans le cadre des

équipes diversifiées où prêtres, laïcs et religieuses mettent en commun leurs tâtonnements et leurs recherches, est une garantie pour cette lecture.

N'oublions pas enfin que « le point focal de toutes ces images est évidemment Jésus lui-même. Il est l'Agneau, le Temple..., la Source d'eau vive, ou encore le Pasteur, la Vigne, la Lumière. Le symbolisme johannique est un langage au service de la catéchèse » (p. 85). Mais ici il nous faut envisager un autre aspect de l'Évangile de Jean. Car qui dit catéchèse pense aussitôt à la Foi. Et c'est précisément la Foi au Christ qui est en question aujourd'hui. Mais ne l'était-elle pas autant pour ceux qui ont rencontré Jésus sur leur chemin ?

### **“ Ils ne pouvaient pas croire ” (Jean 12, 39)**

« Le drame de l'incrédulité est au cœur de l'Évangile de Jean » (p. 87). Il s'agit sans doute ici de l'incrédulité du peuple d'Israël. Mais l'opposition des « ténèbres » et de la « lumière » court à travers tous les épisodes qui nous sont rapportés : « à travers l'incrédulité juive est visée *celle de tous* » (p. 95).

Les mœurs du temps de la « chrétienté » avaient habitué à considérer la Foi chrétienne comme normale et la non-foi comme exceptionnelle. A tel point qu'un athée ou un hérétique apparaissaient, même à de grands esprits, comme une anomalie de la nature ou une maladie de l'esprit. Cette vision, qui conduisit aux bûchers de l'Inquisition, est aux antipodes de ce que nous dit l'Évangile de Jean.

Pour lui la Foi est un combat et c'est une conquête permanente. Le « non-croire » est lié, dans l'humanité plus que dans chaque personne, au péché du monde. « L'ensemble de l'évangile confirme que la condition humaine originelle, c'est d'être dans les ténèbres » (p. 89).

D'où il s'ensuit que c'est le « non-croire » qu'il est normal de rencontrer autour de soi : « Il semble que les

ténèbres aient submergé le monde, qui, étant l'œuvre du Verbe, ne pouvait être mauvais par nature » (p. 93). C'est cette réalité qui pose ces questions à celui qui croit. Sa foi porte sur la mission de Jésus et sur son origine divine. Elle est et ne peut être jusqu'au bout qu'une grâce de lumière. Afin que cette « lumière » brille dans les « ténèbres ».

On sent, dans l'Évangile de Jean, la violence de ce combat intérieur entre « croire » et « non-croire ». Comment sortir alors du découragement, ou du scandale ? « Par qui seront percées les murailles du « non-croire » ? » (p. 103).

Elles le seront d'abord par la *fidélité* de Jésus à son Père et par sa fidélité à sa mission de porter la Lumière aux hommes. « C'est dans un seul et même mouvement que le Fils se porte vers le Père et donne sa vie pour ses brebis » (10, 14-18) ... (cf. p. 123).

Les murailles du « non-croire » sont, dans le même mouvement, percées par l'Esprit, celui qui précisément est au cœur de la communion du Père et du Fils ; celui qui est leur Amour. Car « l'Amour crée les êtres ou les recrée. L'Amour fonde l'être et le fait exister. Il comble celui qui donne et celui qui reçoit » (p. 122).

Il faut relire le grand chapitre 16 de l'Évangile de Jean pour prendre conscience de la sérénité que donne la présence de l'Esprit. C'est lui qui « fait comprendre le sens des « choses qui sont en train de venir » c'est-à-dire la signification des événements que vivent les disciples » (p. 109). C'est l'Esprit qui « révèle aux croyants la vérité sur Jésus ». C'est lui qui « confond le monde » et opère le retournement des consciences. Et ici — ce point est capital — l'Esprit retourne d'abord la conscience des disciples, car c'est en eux que se joue de façon décisive le combat des ténèbres et de la lumière. « Le monde est réfuté à l'intérieur de la conscience des disciples, car le lieu du procès ce sont les consciences de ceux qui croient en Jésus. Alors la partie « mondaine » du cœur de l'homme ayant été atteinte et retournée, le monde, dans cette conscience est comme mort et donc sauvé » (p. 107). Essayons de dépasser l'austérité de

ce langage. Il ne dit pas autre chose analogiquement que ce que nous avons répété si souvent en partageant la vie des hommes : « Nous sommes interpellés dans notre foi ... Notre foi est remise en question ... ». Certes et c'est même cette réalité qui nous permet de comprendre un peu mieux le chemin qu'il faut parcourir pour, de la non-foi regarder vers la Foi « L'Esprit est ainsi la source d'un renouvellement permanent de la conscience chrétienne dans l'interprétation qu'elle fait, au cours des temps, du message de Jésus » (p. 109).

Il y a bien d'autres lumières dans ce livre, presque trop discret. J'aurais voulu faire entrevoir combien il peut aider ceux qui sont aux prises avec les plus difficiles réalités que nous présente l'évangélisation de notre monde. N'ayons pas peur des mots : l'Évangile de Jean nous convie à la contemplation. Mais celle-ci est-elle autre chose, selon l'heureuse formule d'Annie Jaubert, que la fécondation réciproque de l'expérience de la vie par la méditation de la Foi ?

Et je voudrais terminer par une autre de ses perceptions. Rappelant combien Jésus insiste sur la communion des disciples au Christ et entre eux, elle ajoute : « Ce n'est pas, comme on l'a cru parfois, que la communauté johannique se replie sur elle-même. Elle n'est pas un couventicule où l'amour se retournerait sur soi-même par le biais de l'amour du frère ; mais *une communauté qui appelle à partager l'amour du Père et du Fils, ne peut communiquer que ce qu'elle vit déjà* » (p. 130).

## ***Carnet de la Mission***

Le père de Michel ALERMANN (Clermont-Ferrand), la mère de Bernard DERIES (Paris), de Jean LAMBERT (Montreuil Bellay), de Jean-Louis CARRIERE (Treignac), de Michel LAFOND (Lyon), sont décédés récemment.

Que leurs familles et les amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

## ***Nouvelle de la Mission***

Le samedi 3 juillet, au Carmel de la Paix à Mazille (Saône-et-Loire) deux jeunes ont reçu le diaconat, d'autres ont fait leur premier engagement au service de la Mission, quelques-uns ont été envoyé dans les équipes. Dans le prochain numéro de la L.A.C. nous rendrons compte de cette journée.

## Numéros disponibles

- n° 47 : **Les jeux de la mort et du hasard** (Julien Potel) — **L'homme devant la mort** (Marcel Massard).
- n° 49 : **Ce qui est vécu aujourd'hui par la Mission de France et l'Association** (Equipe centrale et Comité épiscopal — Lourdes novembre 74).
- n° 50 : **Eglise locale et pouvoir en place** (Equipe de Gennevilliers — M. Massard) **Table thématique** Janv. 67 - Déc. 74.
- n° 51 : **Prêtre dans la navigation** (Roland Doriol) — « **Parole d'espérance réalisée** » (Pierre Laurent) — **Du journalier agricole à l'ouvrier d'usine** (Eugène Gernigon) — Région Nord et Ouest.
- n° 52 : **Annnonce de la Parole du ministère presbytéral** (Atelier Equipes urbaines) — **Recherche, parole et ministère** (René Salaün).
- n° 53 : **Echos de la session des 12-13 juillet 75** (Jacques Meunier, Marcel Massard) — **La Parabole de la brebis retrouvée** (Pierre Derouet).
- n° 54 : **Des jeunes veulent être prêtres : Qui sont-ils ?... Une longue marche** (J. P. Marchand). **Sept jeunes s'engagent pour l'annonce de l'Évangile.**
- n° 55 : **La « Religion populaire » et la Mission** (Jean Vinatier). **Un petit gars de quinze ans** (Guy Gilbert). **L'homme, la recherche de Dieu et la Béatitude des pauvres** (Marcel Massard).
- n° 56 : **Numéro spécial Tiers-Monde.**
- n° 57 : **Les Recherches d'un atelier : « Prêtres-Ouvriers » 1971-1976.**

# ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à  
Lettre aux communautés

Prélature

B. P. 38 - 94120 Fontenay-sous-bois

## NUMEROS SPECIMENS

Veuillez servir gratuitement un n° spécimen à

M \_\_\_\_\_

M \_\_\_\_\_

de la part de M \_\_\_\_\_

signature :

## BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :  
(écrire en lettres capitales)

M \_\_\_\_\_

adresse : \_\_\_\_\_

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés  
c.c.p. Paris 21.696.44

Maquette : J.-M. Bertholle